

XYZ. La revue de la nouvelle

Éclipse de l'une

André Berthiaume



Number 47, Fall 1996

L'absence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4177ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Berthiaume, A. (1996). Éclipse de l'une. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (47), 32–34.

Éclipse de l'une

André Berthiaume

Bas les plafonds, dures les dalles, longs les couloirs. Onze heures trente, nonobstant l'absence remarquable d'horloges.

Rien ne ressemble plus à un mammouth qu'un autre mammouth. Tous les centres commerciaux sont la scintillante réplique du même. La merveille transcende les frontières. On se barricade dans cette cité close quand dehors il fait trop chaud ou quand dehors il fait trop froid. Arrêt obligé de tout car de tourisme. La grande attraction hors de nos remparts. L'agora de cette fin de siècle. Peut-être une façon de retrouver un décor pépère, de rentrer chez soi, de refuser le dépaysement, le voyage.

Onze heures trente-quatre. Bientôt l'heure de la bouffe express du midi.

Les projecteurs donnent un teint crayeux aux visages. Les néons ne pardonnent pas les rides. Musique langoureuse que personne n'entend, mais qui meuble, cause aux cactus. Une affiche retient son attention : « En solde, une doudoune en duvet. » Doudoune ? Une autre : « Pourquoi ne pas faire graver votre nom sur un grain de riz ? » Pourquoi pas, en effet ?

Déjà les comptoirs et les buvettes commencent à être assaillis par les clients les plus futés, ceux qui veulent à tout prix éviter la cohue de tout à l'heure.

La vendeuse de café Carte noire porte un uniforme noir et blanc qui lui sied drôlement bien. La casquette, noire et blanche comme il se doit, laisse passer une longue queue de cheval à l'arrière. La jeune fille blonde vient de quitter son comptoir avec un plateau qu'elle dépose sur une table fixée à quelques carreaux de céramique d'un jeune homme bien mis, qu'elle vient tout juste de

servir. Blazer marine, cravate écarlate, c'est tout dire. Pas la tête d'un éleveur de bonsaïs, pourtant. Ni d'un ex-Nordique. Quelque chose, tout à l'heure, qui dansait dans son regard. Mais il est peut-être vendeur dans une boutique de vêtements pour hommes rassis. Courtier en valeurs. Programmeur, conseiller, estimateur, chef. Encore qu'aujourd'hui, en pleine récession, il ne faut pas se fier aux apparences. C'est peut-être un gars bardé de diplômes, à la recherche désespérée d'une *jobbino*. Prêt comme moi à tout faire, étudiante qui ne trouvera jamais, en ces temps merdeux, un autre emploi que celui-ci. Maintenant, elle mange sa salade de fusilli dans une assiette de plastique, assise sur une chaise de métal verte. Elle se concentre un peu sur sa propre morosité. Les clients pressés — elle peut vous préparer un sous-marin en moins de dix secondes —, le regard pointilleux de la patronne, celui, moins saisissable, du beau-père. Le temps qui passe. Lui l'observe en coupant sa quiche, pas elle. Son regard ne s'arrête plus sur lui, maintenant qu'elle a quitté son comptoir pour la pause. Ne peut pas s'attarder sur lui plus qu'une demi-seconde, ne doit pas, une femme ne regarde jamais un homme avec insistance, garde les paupières baissées. Encore l'œil brouillé du beau-père.

Lui ne quête qu'un sourire des lèvres ou des yeux — mais qui sait où cela pourrait l'entraîner, elle ? Après tout, il n'est pas un parfait inconnu, elle vient de lui servir le spécial du jour, une pointe de quiche lorraine avec une soupe et un café.

Le contact est malaisé, le point de vue est mâle, en noir et blond.

Bêtement, naïvement provoquer un incident pour attirer l'attention, son attention à elle ? Comment faire quand le plateau est en plastique, les ustensiles aussi, et le verre en polystyrène ? Que rien ne se brise et que le vacarme ambiant augmente sans cesse ? De plus en plus de termites dans l'aire vaste de la restauration. Les conversations fusent de plus en plus haut, c'est comme une marée noire. Une piscine olympique dans laquelle monte vite l'eau chlorée. Bourdonnement des oreilles. Les tables inoccupées deviennent rares.

Je peux m'asseoir ? C'est libre ?

Il acquiesce d'un signe de tête. L'homme nouvellement arrivé dépose son plateau, s'assoit, s'installe, déballe avec méthode. Il ne se rend pas compte, le minable, qu'il fait écran avec son orgelet saillant sous la paupière déjà lourde. Dommage que les sièges ne soient pas éjectables. À l'autre table, celle qui lui faisait face, presque en même temps, une dame coiffée d'un splendide feutre beige vient de s'asseoir avec ses paquets, cachant à son tour la serveuse. Ça se gâte. C'est foutu. Et les gens sont de plus en plus nombreux, les bruits assourdissants.

La sensation de sombrer dans l'eau trop bleue, submersible défaillant.

La petite table en vis-à-vis, pourtant bien vissée au plancher, vient de s'éloigner de plusieurs mètres.

De disparaître, en fait.